

3

Dimensions historiques, culturelles et sociales du « boire »

L'alcool traverse en permanence tous les domaines de la vie sociale française. Si sa consommation excessive est un souci majeur de santé publique, sa production et sa commercialisation représentent une des branches de notre économie nationale les plus emblématiques et anciennes : cette résistance de l'activité viti-vinicole aux changements historiques pendant des siècles témoigne de l'importance du vin dans la société française (Dion, 1959).

Problématique et données historiques

Plus on remonte dans le temps, plus les informations sont rares. Pourtant, de nombreuses sources : ouvrages littéraires et philosophiques, traités de médecine, textes religieux comme les manuels des confesseurs, dictionnaires, traités de police traitent ou citent le vin et le « boire » : la bibliographie en langue française est hétérogène et dispersée, les tentatives de synthèses sont récentes⁵. Par exemple, l'entrée « vin » de la première encyclopédie « scientifique » de notre histoire intellectuelle française (ou Dictionnaire raisonné des sciences des arts et des métiers édité sous la direction de Diderot entre 1751 et 1772) accorde une immense place, plusieurs grands feuillets à cette boisson emblématique – et une toute petite à l'entrée « alcool » (défini comme « poudre d'antimoine » et comme un argot des « gens de métiers ». Le terme « alcool » et tout le lexique en découlant ne se sont constitués qu'au XIX^e siècle, en liaison avec la perception et la définition chimique de l'éthanol au XIX^e siècle d'une part, et d'autre part avec l'histoire des progrès de la médecine et l'invention de la psychiatrie d'autre part (Nahoum-Grappe, 1987 et 1991).

5. Voir par exemple dans « Penser la drogue penser les drogues » textes réunis par A. Ehrenberg, (p.133-229), et « Histoire et Alcool », par T. Fillaut, V. Nahoum-Grappe, M. Tsikounas, L'Harmattan 1999. Il n'y a pas en France l'équivalent du travail de synthèse des données bibliographiques effectué par R. Room et D.B. Heath aux Etats-Unis : pour une bibliographie européenne touchant l'ancien régime, il faut donc consulter « *Drinking: Behavior and belief in modern history* », ed. S. Barrows and R. Room, University of California Press, 1991. Pour toute recherche dans ce champ, le centre de documentation en France le plus pertinent est celui de l'IREB, (Institut de recherche scientifiques sur les boissons).

Pour les périodes antérieures, tout le champ du boire social ne se traduit dans les discours qu'en terme de « vin », « d'ivresse », « d'intempérance », « d'ivrognerie », « d'ébriété »... Pour ne pas citer Rabelais qui présente un cas spécifique de traitement moral du boire comme métaphore, on peut se pencher sur les passages consacrés au boire et à l'ivrognerie (Essais VIII) dans les classiques Essais de Montaigne, significatifs de la perception du vin et l'ivresse dans la pensée du XVI^e siècle, et du débat moral et médical, qui pouvaient se déployer à cette époque sur ces questions (Nahoum-Grappe, 1999). En fait, les informations sur le boire social sont présentes massivement dans la littérature (à toutes les époques), mais il n'existe pas, en France, de tentative de collecte systématiques de ces données comme celle qui été effectuée en 1985 par Austin aux États-Unis (Austin, 1985) : ce professeur ayant fait collecter à ses étudiants pendant des années tous les textes européens où le vin était mentionné, on trouve dans ce recueil, traduites en anglais de nombreuses références d'auteurs français.

En France, il faut séparer deux type de littératures qui traitent du champ social de l'alcoolisation, les histoires du vin et les travaux sur l'alcool : les premières ont peu de chose à voir avec celles de l'alcoolisme. En général, les historiens de l'alcoolisme et de l'antialcoolisme, travaillent surtout sur les périodes postérieures au XVIII^e siècle. En effet, au XIX^e siècle, le mot alcool se met à désigner précisément la substance chimique repérée et nommée après Lavoisier (qui a révolutionné les nosographies chimiques à la fin du XVIII^e siècle). Le champ lexical de l'alcoologie s'élabore, reflétant l'élucidation progressive des pathologies organiques et neurologiques liés à sa consommation, mais aussi le souci naissant de la santé publique. En général, les historiens français du vin ne traitent que très peu les questions de consommation d'alcool sous l'Ancien Régime sous l'angle de la santé, et ne s'attachent que très rarement aux sources médicales elles-mêmes partagées avant le XIX^e siècle sur la question des bienfaits du vin. En revanche, au XIX^e siècle, l'attention des pouvoirs publics et des autorités médicales se mobilise autour des modes de vie dits « populaires », ouvriers et paysans (Nourrisson, 1990). L'émergence parallèle de l'hygiénisme bourgeois républicain (hérité de la philosophie des Lumières, avec des médecins célèbres comme Tissot) et de la volonté d'étudier la société « scientifiquement » a entraîné pendant ce siècle la réalisation de nombreuses enquêtes sur les conditions de vies des ouvriers, plus ou moins médicales, voire déjà ethnologiques.

Un exemple de source non exploitée et qui pourrait constituer une importante base de données sur la consommation de boissons alcooliques en France à la fin du XVIII^e siècle se trouve dans les archives de l'Académie de Médecine de Paris : de nombreuses enquêtes furent effectués à la fin du XVIII^e siècle dans toute la France de l'ancien régime par l'Académie Royale de Médecine, qui envoya des enquêteurs sur le terrain avec des questionnaires : les historiens datent des années 1770 le changement d'attitude, plus expérimentale et tournée vers le bien public, des élites en face des problèmes de santé publique.

On peut dater de Legrand d'Aussy (1783-1784) les premières tentatives pour décrire ce qu'il a appelé « la vie privée des Français », c'est-à-dire leur vie quotidienne, leur façon de boire et de manger... Ces sources remarquables n'ont pas encore été prises en compte, de façon approfondie et maîtrisée, sous l'angle de l'histoire des consommations de boissons « alcooliques ». Il en existe bien d'autres, éparpillées en tant que chapitres ou simple passages au sein d'ouvrages et de documents portant sur autre chose, donc inaccessibles sur une banque de données.

Les recherches d'historiens sur l'antialcoolisme des XIX^e et XX^e siècles sont plus nombreuses que celles sur l'histoire des consommations de boissons alcooliques pour les périodes antérieures. Or, la période antérieure au XIX^e siècle est très importante à étudier dans un pays comme la France où les consommations sont inscrites dans une longue durée. On peut faire l'hypothèse que l'habitude collective d'inscrire la consommation de vin, puis d'eau-de-vie, au cœur même de la vie quotidienne et de la ritualisation de la communication sociale a été collectivement prise bien avant le XIX^e siècle, c'est-à-dire bien avant que les méfaits de l'alcool ne soient dénoncés ni même clairement perçus : tout autour de la méditerranée, on constate la présence du vin et l'usage social, religieux, économique de l'ivresse au sein des textes fondateurs de culture ou de religion. Les ouvrages scientifiques qui concernent le rôle et la place du vin et de l'ivresse dans l'Antiquité grecque et latine sont de grande qualité et portent à la fois sur l'histoire culturelle de cette boisson, sa présence dans les banquets et fêtes, son rôle culturel et les conditions techniques de sa production. Ces périodes nous ont semblé trop éloignées de notre contemporanéité pour s'y attarder, d'autant plus qu'elles sont finalement les mieux étudiées de ce point de vue. De nombreux grands historiens français de l'Antiquité ont traité de certains aspects du vaste champ sémantique du vin et du boire, comme Jean-Pierre Vernant, Marcel Détéienne, Florence Dupont, Paul Veyne.

En effet, si le mot, ainsi que la définition chimique de la substance ne se mettent en place qu'au XIX^e siècle, la condamnation morale et religieuse de « l'intempérance » est intervenue historiquement de façon bien antérieure à sa condamnation médicale : les consommations de vin étaient plutôt perçues positivement par les autorités médicales, et négativement par les autorités religieuses, sous certaines conditions (respect de la mesure). Le vin est un des sujets classiques de thèse médicale sous l'Ancien Régime, et les nombreuses versions de la « bataille de l'eau et du vin » où le vin se défendait bien, étaient devenues chansons pour enfant. Pendant toute la période antérieure au XVI^e siècle, les apothicaires ont gardé le monopole de distribution des eaux distillées – « eaux-de-vie » – et autres « essences ardentes », utilisées dans la pharmacopée médicale. Au XVI^e siècle, certains signes montrent une consommation festive d'eau-de-vie en ville et, petit à petit, dans toute l'Europe, le monopole de la production et de la distribution n'est plus observé.

Nulle recherche historique en France ne nous renseigne sur cette genèse des consommations d'alcools forts.

On peut avancer l'hypothèse que l'habitude de consommer des boissons distillées s'est inscrite dans les modes de vie quelques siècles avant leur dénonciation par les autorités médicales qui, à partir du XIX^e siècle, vont entraîner l'ensemble de la société dans leur combat contre l'alcoolisme. Le fait que cette lutte, récente historiquement, ait choisi le lexique qui tourne autour du mot « alcool » dans son choix de vocabulaire « militant » a comme préservé les historiens du vin de cette dénonciation. Une situation très particulière à la France s'est ainsi créée, qui oppose les textes sur « le vin » et, de façon plus large, les boissons fermentées (cidre, poiré, bière), toujours plus ou moins louangeurs, à ceux qui se battent contre l'alcool et donc l'alcoolisme. Castelain (1989) cite les dockers du Havre qui expliquent encore dans les années 1980 : « J'arrête de boire, je me mets au vin ou à la bière. » Les textes sur le vin tendent à ne pas tenir compte du fait qu'il contient de l'alcool et ceux sur l'alcool ne voient que la menace que sa consommation fait peser sur la santé du buveur et sur la tranquillité des proches et de l'espace public. L'opposition entre boissons fermentées et boissons distillées s'est constituée en une sorte de paradigme particulier aux pays producteurs de vin, mais c'est en France qu'il est véritablement marquant. Ce paradigme évolue et se décline sous plusieurs formes. Ainsi, les boissons « naturelles » fabriquées « artisanalement » qui remplissent les caves des bourgeois œnologues du XIX^e siècle, comprennent aussi les « liqueurs » fortes, les « eaux-de-vie » diverses fabriquées dans les « monastères ». Toutes ces boissons de bonne qualité « ne font pas de mal » même si elles sont distillées et lourdement chargées en alcool, et gardent des vertus digestives, échauffantes, tant valorisées sous l'Ancien Régime par les médecins. Elles s'opposent aux « alcools industriels toxiques », comme le gros rouge frelaté qui « tord les boyaux », qui, eux, sont « industriels », « trafiqués » et mauvais pour la santé. C'est ainsi qu'une dénonciation médicale et scientifique a vu son contenu se biaiser pour en venir finalement à désigner les « mauvaises » boissons alcooliques populaires de consommation courante comme malfaisantes pour la santé humaine, et à continuer de valoriser les « grands vins » et les alcools de prix et de qualité, toujours chers, et dont la consommation relève d'une certaine culture, dans un déni réussi de la présence de la molécule d'éthanol. Cette persuasion toujours contemporaine que le vin n'est pas « de l'alcool » a été perçue comme « vraie » pendant les siècles qui ont précédé la définition chimique de l'éthanol.

Le clivage entre le vin et l'alcool a permis au médecin « bourgeois », luttant contre le fléau de l'alcoolisme populaire au XIX^e siècle, de déguster en toute quiétude sa propre cave, et au docker du XX^e siècle de croire qu'il « a arrêté » de boire lorsqu'il ne consomme que du vin.

En France, la figure de l'ivrogne n'est pas aussi négative et sinistre que celle de l'alcoolique. Étudier l'histoire du paradigme « vin-alcool » dans un pays comme la France serait très important. Fondé sur la dissymétrie entre une

longue histoire du boire social et une courte histoire de la dénonciation de l'alcool, il a sans doute freiné l'efficacité du combat antialcoolique pendant des décennies. Ici, le point important est le reflet de cette dissymétrie dans nos données. Les histoires « du vin » n'ont rien à voir avec celles de l'alcoolisme : ce sont souvent, sous forme de beaux livres, des sorte d'éloges cultivés de sa valeur emblématique. Elles couvrent souvent la longue durée et tendent à privilégier la question de la qualité comme création esthétique. Les historiens de l'alcoolisme sont surtout attentifs aux deux derniers siècles. Ils focalisent leurs travaux sur les aspects sociaux et médicaux et ont tendance à promouvoir un message de prévention. Il manque donc une histoire complète du boire en France, qui ferait le lien entre des formes de consommation historiquement hétérogènes, entre une histoire du risque réel et celle de sa dénonciation, entre une histoire ancienne des consommations de vin et une plus courte des consommations des boissons distillées. La possibilité d'accéder à de véritables recherches permettrait aux études sociologiques et ethnologiques sur les manières de boire contemporaines de trouver un point d'ancrage mieux étayé et dépasser ainsi les références un peu creuses à la « valeur culturelle » du vin, au « rôle social » de l'alcool que l'on retrouve cité ça et là de façon vague et stéréotypée.

Dans un premier temps, il est pertinent de décrire rapidement l'état des données existantes en histoire, avant de tenter de réfléchir à l'état des données en sciences sociales concernant certaines problématiques contemporaines, comme alcoolisation et jeunesse, alcoolisation et précarité, alcoolisation et différence des sexes, qui relèvent de la sociologie et de l'ethnologie.

Histoire du vin et de l'alcool en France

Pour comprendre la nature des problèmes que pose l'alcool à la société contemporaine, un détour par l'histoire est nécessaire, car c'est là qu'ils prennent leurs racines.

De nombreuses histoires du vin ont été publiées dans notre pays, relevant de projets éditoriaux différents. Régionales ou nationales, elles s'inscrivent souvent dans une longue durée. La référence majeure en France est le livre de Roger Dion publié en 1959 et qui couvre la période « des origines jusqu'au XIX^e siècle ». Ce livre aborde aussi bien la question technique du procès de vinification que celle, économique, de son mode de production et de commercialisation, l'éventuel degré en alcool des vins anciens, la question juridique de la régulation dans l'espace public du désordre éventuel lié à l'ivresse, la culture festive et son lien avec l'ivresse, la question morale et religieuse de la non-maîtrise de ses propres « passions » par le sujet, la question littéraire du statut de performance du boire, médicale des consommations excessives, ainsi que l'étude des consommations proprement dites. Pour les périodes qui précèdent l'âge des statistiques globales (XIX^e siècle), les données dépendent de la qualité des sources. Dossiers de comptabilité de producteurs, données fiscales, comptes d'octroi de ville, registres tenus dans des lieux de consommation,

livres de raisons tenus par des particuliers, comptes de monastères, lycées, navire, prison... représentent de nombreuses sources dormantes ignorées des chercheurs. On pourrait y trouver une idée des consommations réelles en France avant le XIX^e siècle, non pas dans tout le territoire mais dans de nombreuses régions. De nombreuses archives restent à défricher par les historiens de l'alcool.

L'histoire des consommations a connu en France un renouveau dans les années 1970. Le dossier publié dans les Annales ESC (Hémardinquer, 1975) offre l'exemple de nombreuses monographies précises indiquant les rations et consommations alimentaires, comprenant le vin, dans lesquelles ce dernier est défini en termes de « calories vides » et non pas en tant que substance psychoactive. Une synthèse sur cette question des consommations de vin sous l'Ancien Régime en France pourrait bénéficier de l'apport des grandes thèses régionales, parfois non publiées, effectuées par toute une génération d'historiens sous l'impulsion de l'historien E. Labrousse (1934). Les informations sur les consommations peuvent être repérées dans plusieurs chapitres, puisque l'histoire du vin traverse un grand nombre de champs. Un exemple : dans l'histoire des paysans du Languedoc, Leroy-Ladurie (1966) explique que, pendant les moissons dans cette région, la moyenne de consommation de vin est de 2 litres par jour et par personne, femmes comprises. Roger Dion (1959) estime pour sa part que les paysans français ne boivent pas le vin qu'ils produisent avant la Grande guerre de 1914-1918. Les historiens français de l'alimentation s'accordent pour penser que le vin traditionnel (produit avant l'évolution technologique de la viti-viniculture du XX^e siècle) était faiblement alcoolisé (7°-8°), et était le plus souvent rosé (« œil de perdrix ») que rouge, la vinification en rouge étant assez compliquée et liée à l'histoire des techniques de la verrerie et à celle du vieillissement du vin (avant le XVIII^e siècle un vin ne vieillissait pas plus de deux ans). On mesure l'importance de la différence avec les vins d'aujourd'hui. Surtout, avant le XVIII^e siècle, ils étaient souvent bus « trempés », c'est-à-dire coupés d'eau. En 1690, Furetières affirmait dans son grand dictionnaire : « Seuls les ivrognes ne trempent pas leur vin. » De toute façon, avoir des idées claires des consommations en France avant le XIX^e siècle nécessiterait d'effectuer de vastes travaux de défrichage des données tapies au fond de ces grands travaux d'historiens. On peut néanmoins poser quelques constats.

Évolution de la consommation d'alcool selon les époques

La période de l'Ancien Régime voit les vignobles couvrir presque les deux tiers de la France, avec l'Île-de-France et la Bretagne (Lachiver, 1988 ; Dion, 1959). L'une des raisons est la nécessité, pour chaque paroisse, d'être ravitaillée en vin indispensable pour la liturgie catholique. Cette présence témoigne d'une inscription historique ancienne (Braudel, 1979), et l'ensemble des économistes de ces périodes signalent l'importance du commerce du vin en France, même en temps de crise, comme source de monétarisation des échanges à l'intérieur et à l'extérieur du pays. Les vins forts

du tour de la Méditerranée font aussi l'objet d'un commerce international et constituent un contenu privilégié de l'échange non monétarisé, sous forme de don et contre-don entre les élites. Les boissons distillées dont la technique est acquise en France au XIII^e siècle, reste l'objet d'un monopole corporatif (celui des « apothicaires ») et d'un contrôle effectif jusqu'au XVI^e siècle. À cette époque, ce monopole n'est plus appliqué dans les faits, surtout en ville, semble-t-il. On en arrive donc, au XVIII^e siècle, à une très importante consommation populaire urbaine d'eau-de-vie. Sa consommation est associée à celle du tabac et à la naissance des cafés à Paris (XVII^e et XVIII^e siècles). Ainsi, à Paris, l'eau de vie est promenée toute la journée au travers des villes et servie au coin des rue dans des verres conséquents. C'est sans doute cette consommation populaire d'alcool fort en Angleterre (le gin) et en France (l'eau-de-vie) qui provoque les premières condamnations venues des pouvoirs publics et médicaux. La fameuse gravure de Hogardt oppose la rue de la bière (rue propre, maisons modestes mais coquettes, femme allaitant, enfants joyeux aux joues rebondies...) à la rue du gin (maison en ruine, maigre et haillons, femme hagarde...). L'ensemble des pays européens se trouvent dans la même situation à cette même période où les consommations « ordinaires » d'eau-de-vie, de café et de tabac semblent s'imposer. Au XVIII^e siècle, le vin puis l'eau-de-vie sont donc consommés toute la journée, sans alerte concernant par exemple les ivresses d'enfants, en tant que boisson « réchauffantes » et « restaurantes ». Louis-Sébastien Mercier décrit dans les années 1780 les pauvres en face d'un seul café au lait pour tout repas, agrémenté toute la journée de « poisson d'eau-de-vie » – mesure assez considérable – pour « tenir ». Il dénonce cette boisson comme un « âcre breuvage » qui brûle le corps des femmes qui travaillent dans les rues de la ville et en consomment de grands verres toute la journée.

Valeur festive du vin

Le vin est la boisson alcoolique la plus citée dans notre pays et constitue, en face de l'eau, l'alternative majeure offerte à la soif collective. Historiquement, le vin est la boisson la plus citée dans les textes médicaux de l'Ancien Régime. Elle est présentée comme désaltérante et « restaurante », en fonction du précepte galénique transformé en dicton : « Le pain fait la chair et le vin fait le sang. » Sa consommation traditionnelle est intégrée au sein des repas et il est souvent coupé d'eau.

Le vin est secondairement chanté par les sources littéraires populaires (chansons à boire, proverbes, poèmes) comme source de joie collective et signe d'une contre-culture populaire festive. On ne peut ici oublier Rabelais, mais aussi la présence à Paris pendant des décennies de sociétés « bacchiques et chantantes » comme « le caveau » (Level, 1988), au point d'en devenir une sorte d'emblème national. L'histoire de la valeur culturelle de cette boisson s'enracine donc dans un long temps historique et manifeste sa complexité polysémique. Le vin est la boisson sacrée de la liturgie catholique, ce qui entraîné la nécessité d'une culture de la vigne, même dans la France du Nord.

Il est aussi investi globalement, toujours avec des conseils de « mesure », d'une valeur diététique et alimentaire par les autorités médicales de l'Ancien Régime (que parfois des ouvrages contemporains de médecine parallèle semblent recopier : « se soigner par le vin »...). Il est aussi le signe et l'emblème de toute alliance : il accompagne l'accord économique sur les marchés, il signe et scelle l'alliance entre des familles lors des fiançailles et des mariages il est présent sur la table des élites politiques lors de signatures de traités de paix. Les gestes du boire – trinquer, lever le verre, offrir « une coupe » – sont le signal du succès dans tous les domaines. Et dans notre culture, on peut dire qu'il n'y a pas de dîner investi socialement ni de fête sans la présence du vin. Il est devenu aussi la marque d'un choix quasi philosophique du rire « populaire » et libertaire, et d'une contre-culture festive, profane et carnavalesque (qui, de Rabelais jusqu'à nos jours, garde une forte présence dans notre société contemporaine française, où de nombreux héros populaires de fiction comme le Bérurier de San Antonio de Frédéric Dard, ou réels comme, par exemple, le célèbre Coluche mettent en scène des images positives de l'ivresse.) Il a inspiré le personnage du clown (avec son nez rouge et ses chutes), ainsi que celui du capitaine Haddock dans les albums de Tintin d'Hergé, traduits dans toutes les langues.

L'histoire des fêtes en liaison avec celle des consommations de boissons alcooliques n'est pas travaillée : les rôles successifs de la réforme et de la contre-réforme en Europe (XVI^e-XVII^e siècles), dans leur cadrage conjugué des excès festifs, sont liés à la mise en place de normes de contraintes et de civilités qui portent essentiellement sur le corps. Les injonction à l'austérité et à la mesure vont être privilégiées dans la pédagogie. Ce qui reste des carnivals du Moyen-Âge va néanmoins continuer de se produire au cours de certaines nuits prévues pour cela. Toute la thématique de l'ivresse collective, du désordre et de la violence qui s'en suivent semble s'être consolidée pendant cette période. Taxer d'ivrognerie le fauteur de trouble consiste à la fois à le stigmatiser et, en même temps, à minimiser son action. Les historiens des charivari et ceux de la violence collective n'ont pas réfléchi à la question de l'imprégnation alcoolique des acteurs. Mais dans toutes les sources qu'ils citent, figurent des mentions des stations à l'auberge et de l'état enivré de certains participants. Ceci pose la question du « boire » comme tactique de mise en condition intime, après le choix délibéré et sobre de l'action violente, comme ces viols collectifs dans les villes rhodaniennes étudiées par J. Rossiaud (1976) aux XV^e et XVI^e siècles, ou ces attaques festives mais terrorisantes pour la victime lors des charivari : la scène de violence est progressive et l'enivrement des acteurs précède souvent sa réelle mise en pratique qui arrive après un temps de latence. Ce temps de latence est très important sociologiquement, mais il n'a que peu intéressé les historiens de la violence. Le lien entre espace nocturne, tactique d'enivrement de soi et actions violentes collectives de type « punition festive » devrait être étudié. Il concerne sans doute aussi nos modernes et cruels « bizuteurs » (dans ce dernier cas, trop

d'alcool empêche une violence tactique efficace et pointue, mais assez d'alcool permet la déréalisation des premiers gestes agressifs).

Le point central ici, est que l'histoire de l'espace festif permet de mettre en perspective le lien entre alcoolisation des acteurs et multiplication des scènes de violence. L'alcoolisation n'est pas cause mais contexte et, parfois, elle est utilisée par le buveur lui-même comme tactique psychoactive délibérée de mise en condition pour l'action. Encore une fois, c'est bien le sens que le buveur à jeun donne aux choses qui détermine dans quelle direction son ivresse le mènera.

La présence de bouteilles, les gestes du boire sont une ligne de joie collective officielle qui s'inscrit dans la longue durée de notre histoire sociale. De nos jours, lors de triomphes sportifs, une « coupe » est levée vers le haut dont on imagine le contenu alcoolique. Le succès international au XX^e siècle de la valeur festive du vin et de la scène du « boire » assure la réussite économique d'une boisson inventée dans l'Est de la France à la fin du XVII^e siècle : le champagne. L'invention de l'œnologie accompagne celle de la gastronomie au XIX^e siècle. Elle est liée à l'avancée des techniques permettant de faire vieillir un vin (avant le XVIII^e siècle, un vin « vieux » est un vin de deux ans en train de se piquer) et donne une grande dignité culturelle au boire des élites. L'œnologie travaille l'esthétique du lien entre mets et vins, et offre un savoir de plus en plus élaboré nécessaire aux grands dîner des élites, puis des classes moyennes. Le prestige de ce savoir tend à conforter la valeur festive et positive du vin. Sans cette histoire, il serait impossible à certains alcoologues de proposer de prévenir l'alcoolisme potentiel en initiant les jeunes enfants dans les écoles à la dégustation œnologique, ce à quoi les associations d'anciens buveurs répondent par la colère (« Il veut empoisonner nos enfants »). Toutes les polémiques contemporaines sur le vin trouvent un point d'enracinement dans son histoire.

Les figures du corps du buveur, verre levé et visage heureux, les expressions qui accompagnent la scène du boire – « à votre santé » – ont aussi une forte présence culturelle. Leur banalité nous empêche de remarquer leur sens. À la fin du XX^e siècle, il est paradoxal que, coexistant avec une prise de conscience médicale et sociale bien établie des dangers de l'alcool pour la santé, la parole qui accompagne son excès soit justement ce souhait de « santé ». De même, c'est sans problème que l'on appelle « eau-de-vie » de redoutables boissons distillées, ceci en totale contradiction avec leur contenu mortifère. Ainsi, l'histoire ancienne de la valorisation médicale de ces boissons reste rémanente dans notre société contemporaine.

Images de la déchéance

À partir du XIX^e siècle surtout – ce qui ne veut pas dire qu'auparavant le « boire comme consolation » n'était pas présent dans la vie sociale réelle –, une autre figure de buveur émerge : solitaire et misérable, malheureux en amour et en argent, il « boit pour oublier » son sort. À partir de cette époque,

le lien entre consommation alcoolique excessive visible, appelée ivrognerie (« l'ivresse d'habitude ») ou intempérance, et misère économique et morale hante les représentations de l'alcool. La figure de la déchéance la plus couramment représentée est celle de l'ouvrier buveur qui devient une épave échouée et sale, malade et violent, dangereux et dégoûtant, traînant sur les trottoirs de la ville. L'alcoolisme, appelé ainsi dans la seconde moitié du XIX^e siècle, devient à la fois la cause et la conséquence de la misère. Le cycle en chaîne d'un engrenage prévisible et désastreux est ainsi mis en scène et en images de façon frappante au travers du large mouvement antialcoolique naissant dans la seconde moitié du XVIII^e siècle dans le monde anglo-saxon et porté à son point le plus haut de légitimité scientifique et pédagogique dans la seconde moitié du XIX^e siècle en France. Le terme « clochard » apparaît dans son sens contemporain en 1895 (Alain Rey, « Dictionnaire historique »). Cette figure typique des rues de nos villes allie une imprégnation alcoolique extrême et visible au malheur social et économique porté à son comble. Elle désigne à la fois une réalité statistique et une représentation codée : le lien entre précarité, misère et alcoolisation est à la fois un stéréotype et un fait. Le fait que ce lien soit un stéréotype faisant office de catégorie identificatrice négative le constitue en possible modèle paradoxal d'identité négative et positive à la fois. De même, la figure du poète maudit, brûlant sa vie avec des toxiques licites et illicites, s'est mise en place avec Villon, Rimbaud et autres. Elle concerne de nombreux personnages typiques de notre modernité – il faut aller visiter la tombe de Serge Gainsbourg au cimetière Montparnasse et y contempler posées comme des signes sacrés du souvenir sur la tombe les vieux mégots, les canettes de bière et les tickets de métro... Faut-il que les surconsommations d'alcool et autres toxiques licites soient investies de valeurs paradoxales pour pouvoir être ainsi susceptibles d'être imprégnées comme des reliques par le sacré du souvenir. Comme si le fait que la biographie de certains artistes – les artistes maudits et libertaires – soit marquée par les conduites d'excès et la maladie alcoolique était une démonstration de leur génie...

Renversement du statut de l'alcool

Le XIX^e siècle a complètement bouleversé l'histoire des consommations d'alcool et de leur perception collective. La naissance de la grande industrie a vu à la fois se former un prolétariat, souvent urbain. Celui-ci a constitué une source potentielle de demande économique en face d'une production accrue, en diversité et quantité, d'alcools distillés produits industriellement et donc de faible prix. Dans le Nord de la France, cette rencontre historique entre une forte demande sociale potentielle et un psychotrope très toxique a fait des ravages, surtout au sein d'une population encore imprégnée de cette culture de l'Ancien Régime qui définissait la brûlure de l'alcool comme bénéfique pour la santé. Il semblerait que les régions viti-vinicoles aient échappé à cette habitude collective de consommation quotidienne et banale de grandes quantités de boissons fortes. Ce clivage très français entre les boissons fermentées, « hygiéniques » pour Pasteur, et les mauvais alcools industriels s'est consolidé

à cette époque. Sur le plan des représentations, le lien entre consommation d'alcool et misère sociale et morale, plutôt masculine, est devenu dominant.

Les mouvements antialcooliques et les consommations d'alcools forts ont donc connu une progression parallèle, jusqu'à trouver leur point d'acmé à la veille de la Guerre de 1914. Toutes les représentations de l'alcoolisme ouvrier masculin se mettent en place alors (voir les romans de Zola), et en même temps frappent d'invisibilité d'autres formes d'alcoolisme plus difficile à dénoncer « politiquement » : celui des bourgeois aux caves bien remplies, et celui de la femme, perçu comme plus honteux que celui de l'homme, à la fois par la buveuse et par son médecin. L'alcoolisme féminin est comme oblitéré par la figure majeure de l'ouvrier masculin dominante : la femme ouvrière est sensée aller chercher son mari ivre à la taverne, se faire battre, pleurer, mais pas boire. La figure du buveur alcoolique est devenue masculine dans les réalités statistiques comme dans les représentations. L'alcoolisme féminin a donc été oublié par l'alcoologie pendant des décennies.

On ne peut comprendre les oppositions entre le boire des hommes et des femmes, entre celui des Français défavorisés du Nord de la France et celui des couches privilégiées, entre les chiffres du début du siècle et ceux de maintenant, sans études de sociologie compréhensive, d'anthropologie, d'histoire fines et étayées, qui mettent en péril les stéréotypes qui empêchent l'étonnement et les questions.

Parler d'alcool et de sciences sociales implique une réelle prise en compte de l'ampleur du rôle de l'alcool dans notre propre contemporanéité. Il y a un lien entre l'absence de description des pratiques et la non-prise en compte de leur historicité.

Ainsi, au cours XIX^e siècle, l'alcool a-t-il été dénoncé comme un poison qui perd l'homme et la société, après avoir été longtemps privilégié sous les noms de « vin », boisson échauffante, « eau-de-vie » par les autorités médicales des siècles précédents.

Individualisme moderne

Entre le XVI^e siècle et maintenant, l'histoire des consommations est donc marquée par la production de plus en plus massive des alcools distillés, l'homogénéisation nationale des consommations de boissons fermentées, l'introduction du tabac, et l'invention des psychotropes produits industriellement et liés à l'histoire de l'anesthésie médicale (J-J Yvarel, 1991). Toutes les sociétés ne connaissent pas l'abondance de psychotropes licites et illicites que connaît la nôtre et la plupart d'entre elles régulent ces consommations dans une codification collective cadrée. Depuis Tocqueville, la pensée sociologique a pris en compte les effets de la démocratisation progressive des sociétés occidentales dans la création de l'individualisme contemporain et la conquête des libertés concernant certaines conduites du corps (nourriture, apparence, sexualité), liée au recul progressif des normes religieuses de conduite au plan de la vie quotidienne. Ces libertés mineures mais qui signent le statut de

l'adulte majeur contemporain et la fin de son enfance, forment, en face de cette offre sans précédent de substances, le contexte décisif de toutes les conduites d'excès et de dépendance mises en œuvre dans nos sociétés contemporaines. L'histoire de ce face à face entre un sujet individualisé dans une société qui lui donne pour but lui-même (et qui le rend responsable de la construction esthétique et sanitaire de son corps et de sa propre biographie), et un panel bariolé de substances psychoactives possibles, licites ou non, n'est pas faite et pourtant elle permettrait de mieux comprendre les problématiques actuelles. Il est fascinant de lire les carnets de Coleridge (Coleridge, 1987) rédigés à la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles : la nuit, cet auteur confectionne son laudanum en donnant la recette à base d'alcool et d'opium ; sa solitude et sa souffrance identitaire relèvent d'une problématique de l'individualisme moderne, comme son rapport aux substances psychoactives.

L'alcool est la première de ces substances et son histoire, sous la forme des boissons fermentées, précède de loin en Europe l'histoire de l'alcoolisme née au XIX^e siècle. Il aide à la substitution de toutes les autres et accompagne les sevrages de drogues plus dures.

Il est nécessaire de repérer rapidement une spécificité méthodologique de l'approche qualitative qui semble déterminante dans le difficile dialogue entre les sciences exactes ou expérimentales, celles dont les résultats sont élaborés dans des protocoles qui permettent leur validation, et celles qui proposent un dispositif narratif fondé sur une expérience de terrain où la qualité de la relation avec ce terrain quel qu'il soit (sociologique, ethnologique et même historique et, dans ce dernier cas, la pronominalisation des données recueillies est centrale), qualité qu'aucune méthodologie ne peut calibrer de façon définitive, constituent les véritables clés en amont de la valeur de la grille de lecture proposée.

Analyse du « boire » dans la société contemporaine

À la fin du XX^e siècle, les valeurs sémiologiques liées à toutes les formes de boissons alcooliques et de consommations au cours d'une évolution historique de plusieurs siècles se retrouvent ensemble pour agir dans notre propre contemporanéité. Elles sont représentées dans nos fictions littéraires et filmiques, comme dans la réalité de nos vies quotidiennes.

C'est ainsi que, dans notre société présente, le boire alcoolisé est aussi bien le signe et l'emblème du malheur social que celui du bonheur social. La « cuite » marque la dernière nuit de « garçon » du futur marié et la première nuit esseulée de l'amant trahi. Il accompagne la fête nationale, la nuit du Jour de l'An et les grands succès des carrières individuelles, aussi bien que la décision de se suicider, les solitudes, les nouvelles de perte d'emploi ou de fortune... Cette polysémie complexe et ancrée sur une histoire longue est largement représentée dans nos romans, nos films et nos chansons. Sans la comprendre,

on ne peut analyser la puissante séduction sociologique des conduites d'alcoolisation. Ces dernières ne peuvent être réduites à des causes relevant de la seule physiologie ou psychologie individuelle, ni aux seuls mécanismes neurologiques de l'addiction.

Cette polysémie mise en jeu dans le champ sémiologique du vin, du « boire » et de l'alcool oblige le chercheur en sciences sociales à différencier les raisons de boire que donne le buveur ou que suppose le statisticien, le médecin ou le psychiatre, de sa fonction sociologique au sein de notre société.

Usages ritualisés de l'alcool

Il est ainsi possible de définir la scène du boire social comme un « dispositif communicationnel de transition ». Dans notre culture rurale traditionnelle européenne, les grandes fêtes au moment des solstices correspondent à des grands moments de beuveries collectives où la norme programme l'excès : l'histoire festive des carnivals présents partout dans la société européenne offrent la présence de vin « à volonté », coulant « à flots », et ouvre ainsi un espace maîtrisé aux « folies festives ». Ces « fêtes » marquent un événement en rendant licite l'ivresse collective sur la place publique. Elles interviennent lors des grands changements de séquences : soit au cours du cycle de l'année, comme dans les sociétés traditionnelles anciennes (Van Gennep, 1979) soit dans l'espace, comme ces « passages de ligne » fortement alcoolisés dont témoignent de nombreux récits de marins, soit au cours d'une durée de vie humaine marquée parfois par des événements collectifs qu'il faut fêter, comme des victoires militaires ou sportives nationales par exemple.

La boisson privilégiée de la rencontre imprévue que l'on veut fêter, de l'hospitalité comme devoir d'honneur, de l'échange des « pots » ritualisés en « tournées » offertes par chacun des buveurs a été et reste le vin ou une boisson alcoolique. La bière dans le Nord, le cidre, le poiré, les vins fins et chargés en alcool autour de la Méditerranée se partagent aussi bien le marché traditionnel des tables populaires que des couches privilégiées de la population.

Parfois, ce sont des événements qui marquent la vie individuelle qui sont fêtés avec programmation de l'ivresse collective. Toutes les séquences de changements de période – naissances et mariages, voire enterrements, mais aussi déménagements et pots de retraites – sont marquées par une offre festive où l'alcool ne peut qu'être présent. La fin de l'enfance se signale dans notre société par l'autorisation tacite de boire de l'alcool, de consommer du tabac... L'accès à l'ivresse, aux conduites d'excès et aux nuits « sans dormir » (« la jeunesse refuse de dormir » – Winnicot, 1964) marque l'entrée dans l'adolescence.

Le rythme des âges de la vie humaine, celui de l'année, avec ses grands moments de transition, celui aussi de la semaine où le lundi matin (début du jour et de la semaine, marqué par la consommation sobre de café, par exemple) s'oppose au vendredi et samedi soirs où l'on accentue les consommations de

boissons alcooliques, offrent des périodes de transition dont la socialisation semble devoir passer par le boire alcoolisé.

D'un point de vue sociologique, on peut faire l'hypothèse que la présence d'alcool est requise lorsque se pose la question du passage de moments définis et de périodes données à d'autres, que ces passages soient prévisibles ou liés à des événements soudains, et lorsque ce passage doit être posé et défini socialement au sein de son propre groupe et aussi pour soi-même. L'expression ici serait « marquer le coup ». Boire des boissons alcooliques est un choix qui consiste souvent à « marquer le coup » de ce qui est en train de se passer. En ce sens, et en ce sens seulement, il correspond à une forme « sauvage », dénuée de tout cadre idéologique rigide, de ritualisation des conduites par les acteurs sociaux eux-mêmes. L'usage ritualisé des vins d'honneur républicains mettent souvent en scène la figure du boire – coupe, bouteille de champagne – et semble donc inscrire en tant que spectacle ce rôle social de la présence de la boisson alcoolique comme « marqueur de la réalité socialement positive de l'événement ».

Champs d'étude actuels

Il était important de mettre en perspective ce que pourraient apporter les recherches historiennes sur l'histoire des consommations de boissons alcooliques dans notre pays avant de tenter de cerner les apports des autres sciences sociales dites « compréhensives ».

L'absence de recherches historiennes contribue à empêcher l'élaboration de problématiques non médicales autour des problèmes contemporains liés à l'alcool. Par exemple, la décroissance régulière des consommations dans la seconde moitié du XX^e siècle en France par exemple, n'a pas donné lieu à des enquêtes de fond. Pourtant, il faudrait savoir s'il s'agit d'une victoire du message antialcoolique venu des autorités médicales, puis de l'État – et ici, les historiens du droit devraient aussi être impliqués – ou s'il s'agit de la fin du mode de vie populaire d'entre les deux guerres, hérité du siècle précédent, où le vin à table et à chaque repas était un droit et une habitude masculine reconnue. Le style de vie « col blanc » est marqué par le choix de l'eau à table, au moins le midi. « L'eau ? Uniquement pour se laver les pieds ! », phrase d'un Parisien de 90 ans (Vidal Nahoum) dans les années 1990 est un énoncé sérieux avant guerre qui fait rire après. De nos jours, plus personne ne « méprise » l'eau.

À la fin du XX^e siècle, l'eau s'est imposée lors des repas vite pris à midi par une large proportion des couches moyennes urbaines. La hausse des consommations d'alcools forts et de vins de qualité n'a pas contrebalancé la baisse globale des consommations. La loi Évin est intervenue tardivement et a donné de meilleurs résultats pour le tabac que pour l'alcool. Une baisse des consommations moyennes ne serait-elle pas liée, dans notre pays, à une situation de prise de risque au sein de populations précises comme la jeunesse ?

Les ethnologues américains et français proposent de nombreuses recherches monographiques sur les manières de boire ou d'arrêter de boire (S. Fainzang, 1996) dans un groupe social ou culturel donné. Dwight B. Heath (1995) a tenté une synthèse de ces études dispersées. Il manque en France la constitution d'un champ pluridisciplinaire qui pourrait se donner comme tâche d'étudier les questions que pose la consommation de boissons alcooliques à la société. On pourrait ainsi délimiter des domaines de recherche du terrain français. « Alcool et précarité » constituerait l'un des premiers champs de travail, dans lequel il faudrait intégrer la question des représentations, de leur histoire et de leur rôle modélisant. Boire de l'alcool « pour oublier » est devenu une sorte de règle de conduite possible et sur-représentée dans la culture lorsque tout va mal.

Ainsi, à malheur égal, les figures sociales à disposition pour mettre en scène ce malheur et l'exprimer diffèrent. Par exemple, il semble que les représentations littéraires du malheur féminin au XIX^e siècle offrent comme une figuration possible, avec les « maladies de langueur », « chloroses » et autres « vapeurs », compatible avec les qualités du corps féminin qui, ainsi, risque la mort après la « fatigue », le refus de s'alimenter et bien évidemment de boire de l'alcool, l'alitement, l'absence au monde progressive – autant de manières physiques d'aller mal sous les yeux « du monde » sans boire... Mais le héros masculin contemporain ne rencontre que les conduites d'addiction et d'excès pour négocier son mal-être aux yeux d'autrui. Il manifeste une sorte de conformisme en endossant le « costume » de symptômes socialement prêts pour lui. L'alcoolisme est ce costume affreux mais qui reste peut-être « mieux que rien ».

Un autre champ de recherche important a déjà suscité quelques enquêtes mais n'est pas encore très balisé : celui des conduites d'alcoolisation de la jeunesse. Les quelques études ethnosociologiques qui associent les questionnaires à un travail de terrain en profondeur, montrent que le mode de sortie de la jeunesse contemporaine est associé à des choix d'user de l'alcool comme d'un psychotrope qui permet d'atteindre l'ivresse, cet état où « il n'y a plus de barrières » (paroles d'un adolescent de 20 ans). La jeunesse contemporaine qui se tue massivement en voiture, qui pratique de dangereuses conduites d'excès est-elle en danger ? Les jeunes vont-ils arrêter les choix de conduite risqués en vieillissant ? Va-t-on assister à l'accroissement d'une culture de la jeunesse, même pour les plus âgés, où les cuites extrêmes seraient un choix ? Tout ce qui peut être avancé ici – et là encore, les études descriptives manquent – est que les formes festives de la jeunesse évoluent.

Jeunesse contemporaine et conduites d'alcoolisation : quelques hypothèses

Il est difficile d'introduire la variable « génération » au sein des recherches en sciences humaines. Pourtant, historiens, sociologues et anthropologues ont

senti l'importance de l'appartenance générationnelle dans leurs problématiques. « Nous ne disposons pas d'un recul suffisant pour discerner, au sein des sociétés occidentales, la façon dont se modifie la cellule familiale en conséquence des changements techniques, économiques et psychologiques qui se déroulent sous nos yeux : travail des femmes mariées, augmentation du nombre des unions libres, importance croissante des médias qui favorisent la communication horizontale entre membres de chaque génération, au détriment de celle qui naguère se produisait surtout verticalement, d'une génération à la suivante... », écrit Claude Lévi-Strauss (1986). Dans certaines sociétés, la communication est plus « horizontale » que dans d'autres, pour des raisons techniques et sociologiques. Sans doute, la constitution d'une relative autonomie « culturelle » d'une classe d'âge tient-elle aussi à cet horizon commun d'une intense circulation de l'information entre « frères », cousins, amis et « conscrits ». Des modèles et des postures, des valeurs et des préférences, des manières de faire ou d'être peuvent être alors partagés « loin » du regard des adultes. C'est cette distance entre parents et enfants, plus sociologique que géographique, qui entre en jeu dans la possibilité d'une relative autonomie de la « jeunesse » en tant que culture. Quand et sous quelles conditions ressemble-t-on plus « à son temps qu'à son père » ? La tension entre générations, si sensible dans notre monde contemporain à travers les images des films et romans de fiction, est-elle autre chose qu'une projection de stéréotypes liés à cette construction moderne qu'est l'adolescence ? Dans notre imagerie contemporaine, cette adolescence est marquée par un style de vie, reconnaissable notamment aux manières de « faire la fête » plus longtemps que les adultes, avec plus de frénésie. On peut même dire que la jeunesse, c'est cela même : « sortir », « s'amuser », vivre « la nuit », et donc boire, forcément... Le phénomène est sensible dans les romans depuis le XIX^e siècle ou dans des sources historiques quasi « romanesques », comme ces « *factum* », écrits juridiques que l'on peut retrouver dans les archives judiciaires.

Le « fossé des générations », cette distance culturelle pétrie d'hostilité réciproque, semble quelquefois creuser une réelle différence entre les pères et les fils, à l'intérieur d'un même groupe social. « Vous avez cherché à être neuf... et vous n'avez été que bizarre » (Charles Nodier, préface des « Proscrits »). Bien souvent, les parents remarquent la « bizarrerie » de l'adolescent, alors que ses modes de consommation, ses manières de boire et de manger sont en fait des marqueurs d'identité sociale, c'est-à-dire qu'ils expriment les différences identitaires affichées.

Qu'est-ce que sortir ? Qu'est-ce que les jeunes entendent par vouloir s'amuser dans notre société contemporaine ? Tout un imaginaire cinématographique nous offre des réponses. Les enquêtes descriptives sont encore trop partielles. Cependant, même si elles restent à vérifier, quelques hypothèses peuvent être avancées :

- un modèle tend à s'estomper : celui du cadre collectif communautaire qui enserrait la sortie des jeunes dans un ensemble de normes et de codes où les habits, les gestes, les manières de faire, le déroulement des séquences étaient collectivement prescrits et surveillés, en principe. Lors des sorties, les consommations d'alcool sont importantes et plutôt masculines. Les bagarres sont ritualisées, et, à ivresse égale, un second seuil de transgression n'est en principe pas franchi : celui qui, implicitement, permet l'usage des poings mais pas d'une bouteille de verre cassée. Les descriptions concrètes de ce modèle peuvent se rencontrer dans la littérature plus que dans les ouvrages de sciences sociales sur « la fête » ;
- de plus en plus, dans les sociétés urbaines et rurales de la seconde moitié du XX^e siècle, la sortie s'effectue en totale rupture avec un programme préétabli par la communauté familiale, villageoise, mondaine et autre (excepté pour les familles très privilégiées qui continuent de tenter de contrôler les rencontres et les mariages des nouvelles générations). Le groupe des jeunes qui « sortent » est assez souvent livré à lui-même et traîne longtemps avant de choisir un lieu. Ils boivent (et fument) pendant ce temps vide. Souvent, leur possibilité d'utiliser des engins motorisés leur permet de changer de lieu festif au cours d'une nuit, et ainsi de décentrer la séquence festive d'un lieu précis. Il semble évident que ces occasions multipliées de rouler au fur et à mesure que la nuit s'avance sont liées à une prise de risque ;
- les rapports entre les sexes ont connu un basculement radical entre la fin du XIX^e siècle et celle du XX^e siècle. Dorénavant, la « liberté » sexuelle est la norme compliquée qui règne au sein de notre culture de la jeunesse. Toute la surveillance extérieure n'a plus lieu d'être, surtout si les filles pratiquent la contraception. Une apparente égalité en face de la sexualité libre est en principe sensée concerner filles et garçons. Il semblerait que parfois (pas toujours), cette nouvelle donne des « sorties de jeunes » – et ici on ne peut qu'esquisser certains traits – ne se traduise pas par plus de joie mais au contraire par plus de vide et d'anomie. Les témoignages littéraires sur ce point sont instructifs. Une solitude accrue affecte les partenaires en présence, menacés par la rupture permanente, seule preuve de la liberté du choix sexuel. Les « sorties » de jeunes peuvent constituer une épreuve plus compliquée que prévue et l'usage des psychotropes semble jouer un rôle plus central que la danse ou le rire festif, comme s'il s'agissait non pas d'atteindre l'ivresse mais d'empêcher la pensée.

Réduction des distances et création de lien social

L'histoire longue, autour de la Méditerranée, de la rencontre entre une demande sociale de psychotropes et une substance, l'alcool (quelle que soit sa forme et ses dénominations), est sans doute un des paramètres explicatifs de fond qui rend compte du rôle sociologique que joue, dans notre société contemporaine, la scène de l'échange du « boire alcoolisé ». En 1949, Claude Lévi-Strauss avait décrit l'exemple de l'offre réciproque de vin au cours du

repas de midi comme exemple privilégié de la règle de « réciprocité » décrite par Marcel Mauss dans son « Essai sur le don, forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques ». Mais dans le texte de Lévi-Strauss, on trouve une piste de réflexion qui va plus loin encore dans la lecture sociologique de l'échange du vin à table.

Un passage décrit la scène de l'échange de vin dans un restaurant bon marché où les tables sont très rapprochées : « La situation de deux étrangers qui se font face, à moins d'un mètre de distance, des deux côtés d'une table de restaurant à bon marché, est banale et épisodique. Elle est cependant éminemment révélatrice car elle offre un exemple rare dans notre société (mais dont les formes primitives de la vie sociale multiplient les occasions) de la formation d'un groupe pour lequel, en raison sans doute de son caractère temporel, on ne dispose pas d'une formule toute prête d'intégration. L'usage de notre société est d'ignorer les personnes dont le nom, les occupations et le rang social ne sont pas connus. Mais dans le petit restaurant, de telles personnes se trouvent placées pour deux ou trois demi-heures dans une promiscuité assez étroite, et momentanément unies par une identité de préoccupations. Un conflit, pas très aigu sans doute mais réel, et qui suffit à créer un état de tension, existe chez l'une et l'autre, entre la norme de la solitude et le fait de la communauté. Elles se sentent à la fois seules et ensemble contraintes à la réserve habituelle entre étrangers, alors que leurs positions respectives dans l'espace physique et leur relation aux objets et ustensiles des repas suggèrent, et dans une certaine mesure réclament, l'intimité. Ces deux étrangers sont donc exposés pour un court espace de temps à vivre ensemble. Sans doute pas aussi longtemps ni aussi étroitement qu'à l'occasion du partage d'une cabine de transatlantique ou de wagon-lit : mais pour cette raison aussi, la culture ne s'est point souciée de définir un protocole. Rien ne saurait empêcher une imperceptible anxiété de poindre dans l'esprit des convives, à base d'ignorance de ce que la rencontre peut annoncer de menus désagréments. La distance sociale maintenue, même si elle ne s'accompagne d'aucune manifestation de dédain, d'insolence ou d'agression, est par elle-même facteur de souffrance, en ce sens que tout contact social comporte un appel et que cet appel est un espoir de réponse. C'est de cette situation fugace mais difficile que l'échange de vin permet la résolution. Il est une affirmation de bonne grâce qui dissipe l'incertitude réciproque, et qui substitue un lien à la juxtaposition. Mais il est aussi plus que cela : le partenaire qui était en droit de se maintenir sur la réserve, est provoqué à en sortir, le vin offert appelle le vin rendu, la cordialité exige la cordialité. La relation d'indifférence ne peut plus jamais se reconstituer telle qu'elle était ; elle ne peut plus être désormais que de cordialité ou d'hostilité ; on n'a pas la possibilité, sauf insolence, à refuser son verre à l'offre du voisin. Et l'acceptation de l'offre autorise une autre offre, celle de la conversation. Ainsi, toute une cascade de menus liens sociaux s'établissent par une série d'oscillations alternées, selon lesquelles on s'ouvre un droit en offrant et on s'oblige en recevant, et, dans les deux sens toujours, au-delà de ce qui a été donné ou accepté. Il y a plus encore. Celui qui ouvre le cycle s'assure l'initiative et la

plus grande aisance sociale dont il a fait preuve lui devient un avantage. Car l'ouverture comporte toujours un risque : risque que le partenaire réponde à la libation offerte par une rasade moins généreuse, ou risque, au contraire, qu'il ne se livre à une surenchère et ne vous oblige soit à perdre sous la forme de la dernière goutte votre dernier atout, soit à faire à votre prestige le sacrifice d'une bouteille supplémentaire. Nous sommes bien, à l'échelle microscopique, en présence d'un "fait social total" »⁶.

Ce texte du grand anthropologue français, publié pour la première fois en 1949, n'est jamais pris en compte dans les histoires du vin ou de l'alcoolisme. Pourtant, on y lit une description microsociologique pionnière (qui annonce celles d'E. Goffman, 1973) qui se saisit d'une interaction précise que l'auteur a observée dans un restaurant bon marché situé dans le Midi de la France, au milieu du XX^e siècle. De cette description minutieuse, concrète mais appuyée sur les outils théoriques venus de la lecture de Mauss, se déduit une définition sociologique de l'échange des « boire » dans nos sociétés, une manière de maîtriser le rapprochement entre étrangers sociaux, et donc de jouer avec les distances sociales lorsqu'elles sont mises en péril à cause d'un rapprochement physique obligé. L'alternance mécanique du contre-don, toujours obligé à un « plus » par rapport à l'offre, trouve dans la règle de réciprocité son moteur premier. La tournée des buveurs hommes, souvent décrite et mise en scène, véritable compétition à boire, trouve ici son sens sociologique : l'excès n'est pas lié ici aux conduites de dépendance mais au contraire à la nécessité de mettre en scène une norme sociale contraignante, celle de l'obligation

de rendre ce qui est offert. Ce texte de Claude Lévi-Strauss semble fondateur.

Marqueur de l'échange, et technique permettant au groupe de négocier la « bonne distance » entre les partenaires lorsqu'un vide en termes de régulation autre vient menacer l'équilibre collectif, le boire social est alcoolisé dans notre culture. L'échange d'eau claire ou de soupe ne joue pas ce rôle mais le café, psychotrope licite et léger venu d'Orient, introduit en Europe à partir du XVII^e siècle surtout, peut à certains moments jouer ce rôle. Tout un imaginaire de la prévention pourrait rebondir ici.

Le rôle de l'alcoolisation extrême des personnes en situation précaire, ces « grand célibataires » en voie de désinsertion et de clochardisation décrits dans « Les récits du malheur » (Laé et Murard, 1995) pourrait être ainsi ré-étudié. Ces deux auteurs ont délibérément retravaillé littérairement leurs données d'enquête sur les itinéraires de grande précarité. De même, l'ivresse alcoolisée, associée à d'autres psychotropes, démontre le désir et la nécessité de manipuler la conscience ordinaire de soi-même. Provoquée délibérément lors des sorties de jeunes, elle possède un lien avec l'anxiété, parfois terrible, de devoir se rapprocher et se rencontrer entre garçons et filles, ce qui est une des

6. Claude Lévi-Strauss, « Les structures élémentaires de la parenté » (rééd. Éditions Mouton 1967, p. 69-70).

conditions de la reproduction de toutes les sociétés. Mais dans notre société contemporaine, l'absence, exceptionnelle historiquement, de cadre régulateur venu du monde des adultes, liée à un accroissement – très caractéristique de notre présent – des possibilités techniques de jouer sur son propre état de conscience, aggrave la difficulté d'avoir à inventer les mécanismes propres au rapprochement sans péril entre jeunes distants socialement et sexuellement. Les possibilités de vitesse accélérée avec les véhicules motorisés, les potentialités sonores de surconsommation de décibels, grâce à l'électrification du son, la présence de substances chimiques à effet redoutable ajoutée aux consommations de cigarettes et d'alcool, toujours en jeu, offrent au groupe des jeunes des moyens de jouer et de traiter cette difficulté situationnelle. Le rôle de l'alcool comme base et toile de fond de toutes les autres consommations peut aussi être décrit ici en tant que moyen délibéré d'enclencher la mécanique de l'échange entre partenaires en proie à la difficulté d'avoir à se rencontrer.

Représentations et fonctions du « boire » dans le champ social contemporain

Les recherches en alcoologie citent souvent, en toile de fond, « les facteurs culturels » des conduites d'alcoolisation qui viendraient comme « envelopper » le corps biologique et statistique du buveur. Il est vrai que, dans nos sociétés contemporaines, la présence de l'alcool marque les séquences les plus hétérogènes de la communication sociale, même lorsque l'on ne boit pas. Les faits divers, les romans, les films offrent sans cesse des exemples de séquences où le « boire », au sens métonymique de « boire de l'alcool », intervient et se donne à voir. À titre d'illustration, on peut restituer en vrac, quelques exemples saisis en février 2002, aléatoirement et sans être recherchés, au travers de supports divers comme la presse et les livres (les écrits ont été privilégiés par rapport aux écrans de cinéma et de télévision dont la moindre traversée apporte trop d'images du boire).

Chacun peut effectuer ce test dont le rapide parcours préalable constitue la meilleure introduction à l'évaluation de l'état des données concernant les recherches sur les consommations d'alcool au sein des sciences sociales qualitatives : histoire, ethnologie, sociologie compréhensive, anthropologie...

Exemple du *botellon* madrilène

Premier exemple : au début de l'année 2002, la presse française⁷ s'est faite l'écho du *botellon*, nom de cette grosse bouteille familiale de vin courant vendue en Espagne dans les grandes surfaces. « Selon les estimations de la

communauté autonome de Madrid, tous les vendredis et samedis soir, quelque 300 000 jeunes Madrilènes passent la nuit sur la voie publique à boire de l'alcool acheté au supermarché. Le prix des consommations dans les bars les incite à prendre d'assaut les places et les jardins. » Mais ce n'est pas la seule raison : « Le week-end, les bars sont noirs de monde et on n'arrive pas à se parler. Dehors on est peinar, et on peut même jouer », explique une adepte du *botellon* à « *El Pais* ». « La police madrilène a sévi pour la première fois dans la nuit du 1^{er} au 2 février 2002, interdisant l'accès à trois places de la capitale »⁸. « Rien qu'à Madrid, on dénombre plus de vingt-six endroits (places, rues ou parcs) où, tous les week-ends, des milliers de jeunes se rassemblent le soir pour discuter, écouter de la musique et boire, laissant derrière eux des montagnes de détritus et des riverains incommodés par le bruit et incapables de trouver le sommeil », dit l'article d'« *El Pais* » traduit dans le même « *Courrier international* ». « Des marginaux désaxés ? Non, des jeunes tout ce qu'il y a de plus "normaux" et intégrés mais qui, n'ayant pas assez d'argent pour courir bars et boîtes de nuit – le sport national en fin de semaine – préfèrent s'organiser entre eux, dans la rue. »⁹ Le cocktail le plus prisé est le « *cali-mocho* », mélange de vin bon marché et de coca-cola que l'on voit aussi apparaître à Paris.

Cette coutume urbaine essentiellement nouvelle dans son ampleur, concernant les manières de sortir et de boire des jeunes Madrilènes (et il faudrait vérifier les âges, les appartenances sociales et le *sex ratio*, trois paramètres qui changent au cours de la nuit) connaît un succès croissant, au point d'alerter les riverains à cause des bruits, du tapage, des montagnes de détritus au matin et des déprédations en tout genre. Les pouvoirs publics ont le choix entre interdire une pratique festive de la jeunesse inventée par elle-même (la place du 2 mai à Madrid est devenue un terrain de bagarre entre les « jeunes » et les gardes civils), ou bien laisser faire un désordre potentiel sans balises, et là, ce sont les riverains qui manifestent. Une loi, en juillet 2002, s'est accompagnée d'un débat dans la presse espagnole.

Le *botellon* espagnol relèverait d'une étude spécifique. Son « invention » collective contemporaine s'inscrit dans une histoire plus large des changements qui interviennent au sein de l'espace festif de la jeunesse : ce qu'ils appellent « sortir » et « s'amuser » est en pleine évolution. Les recherches de lieux et de modes alternatifs, les horaires de sortie, les moyens techniques de circulation¹⁰, les offres de produits, la fin historique du cadrage direct par la communauté adulte du programme de ces sorties de leurs jeunes font de ces

8. « *Courrier international* » n° 589, 14-20 février 2002, p. 14.

9. « *Le Monde* », 21 février 2002, Maris-Claude Decamps, « Une loi "sèche" en Espagne pour en finir avec la "grande beuverie" ».

10. Sans doute un des paramètres les plus importants dans cette évolution, les engins motorisés, permettent de faire voyager un coffre rempli de cannettes ou de *botellon*, mais aussi de multiplier les lieux de sortie en une seule soirée. Ils sont aussi l'enjeu d'une conduite de risque, l'accélération, et le moyen de compétitions inventées. Des décennies après le film de James

moments particuliers des occasions de multiplier les conduites excessives, surtout la nuit : ivresses, vitesse, bruit, dont témoignent après coup les statistiques d'accidents.

La situation de « sortie de jeunes » est souvent mise en images dans les films et romans. Elle constitue même une séquence typique de la définition culturelle de la « folle jeunesse ». Mais cette multiplication des représentations masque un réel déficit de description ethnographique et phénoménologique. Entre les résultats des enquêtes de sociologie quantitative et épidémiologique qui sont comme un socle solide, et toute cette imagerie pétrie de stéréotypes, on constate une absence de données descriptives sur les situations réelles qui forment le contexte du boire festif de la jeunesse. Il en résulte une réelle difficulté à percevoir une évolution en temps réel, sans même parler de l'anticiper. Les enquêtes effectuées sur la base d'un questionnaire concernant les pratiques festives de la jeunesse sont importantes et utiles, mais elles sont parfois prises au double piège de cette méthodologie : d'une part, la réduction de l'objet à ce que les acteurs sociaux en disent rétrospectivement, et, d'autre part, l'emprisonnement de la problématique dans les choix de catégorie et de lexique du questionnaire lui-même. Or, une situation sociale ne se résume jamais à ce que les acteurs sociaux en disent ni même à ce qu'ils croient en penser. Et le choix du « style » de l'enquête exclut certaines composantes de la scène qu'elle tente de cerner : comme l'ennui, la honte, l'inventivité, l'humour qui accompagnent éventuellement le boire collectif et lui donnent un sens en situation, perdu après coup. Par exemple, le cadre nocturne est ici central mais il n'est pas pris en compte à cause de son évidence banale. Pourtant, « l'usage » de la nuit est un fait social historicisé (Nahoum-Grappe, 1997). Les désordres et les accidents révèlent trop tard des manières de faire inscrites depuis longtemps et invisiblement dans les pratiques, et qui sont masquées par leurs propres caricatures sur les écrans. C'est la sociologie du présent, l'ethnologie des sociétés contemporaines qui doivent offrir, en amont, aux politiques de santé publique des descriptions sérieuses et non stigmatisantes de ces pratiques en pleine évolution, et non les seuls journalistes.

Exemple de pratique festive colombienne

Un autre exemple de séquence où le boire social est au cœur du problème, est fourni par le « Courrier international »¹¹, avec la description d'une pratique festive en Colombie. Dans le cimetière de San Pedro, à Medellin, où sont enterrés des centaines de victimes de mort violente et leurs assassins maffieux, se déroulent depuis 1992, date de meurtres en série, des enterrements d'un style nouveau et particulier, où chants langoureux (salsa, « *rancheras* », sérénades), joints et alcool accompagnent un bruyant cortège. « On arrivait au

Dean, un « jeu » de « jeunes », ces dernières années, en Espagne aussi, consistait à remonter une autoroute en sens inverse, la nuit, tous feux éteints...

cimetière complètement ivres, on pleurait à chaudes larmes et on vidait nos chargeurs vers le ciel en jurant vengeance éternelle » raconte un témoin nostalgique de ces pratiques récentes que les autorités tentent d'empêcher depuis 1999. Toute la journée est alors concernée et le cimetière est occupé par une foule « d'amis » déchaînée sur fond de musique hurlante et de coups de revolver. Le lien entre alcoolisation collective et conduite bruyante semble évident dans le cas d'une fête mais, dans un cimetière, havre de paix où le silence fait partie de l'honneur rendu aux morts, il ne l'est pas. Le succès récent de cette invention d'une inconduite particulière ritualisée, où le signe de l'honneur rendu au mort (ici, le plus souvent victime de mort violente) est choisi dans le lexique de la profanation ordinaire, ne peut se comprendre hors du contexte large de l'histoire de la violence dans cette région de Colombie, du parcours sociologique des acteurs (un monde social déviant mais organisé et installé, producteur d'une culture de la violence. Mais cette pratique ne peut non plus être comprise sans prendre en compte le contexte en temps réel de l'alcoolisation des acteurs : comment définir la spécificité du contexte de l'alcoolisation collective dans certaines situations où elle est impliquée sans pour autant l'expliquer entièrement ? Comment évaluer son rôle en tant que paramètre secondaire mais peut-être nécessaire ? Les liens entre la codification sociale de l'expression des émotions pour les hommes, l'histoire du statut culturel des larmes masculines et le choix du trop boire, c'est-à-dire de l'ivresse, ne relèvent pas seulement de la littérature ou de la psychologie mais aussi des sciences sociales. La bibliographie sur la violence est immense au sein des sciences sociales mais la question de l'alcoolisation éventuelle des acteurs n'est pratiquement jamais posée.

Place centrale du « boire » dans un exemple australien

Pourtant, le lien entre fête, conduite de bruit, violence et alcool s'inscrit dans une vaste tradition festive exportée d'Europe et non encore étudiée dans son contexte alcoolisé, celle des charivaris, de la « *rough music* » dont les historiens trouvent des traces à la fin du XIV^e siècle dans nos pays. Sur un autre plan, la filiation historique qui tisse un lien entre les « libations » sacrificielles présentes dans les civilisations grecques et romaines, les coutumes funéraires d'Europe centrale où l'alcool est présent, et nos « libations » profanes contemporaines marquées par l'étrange geste de trinquer, reste en dehors des choix de thématiques en sciences sociales des étudiants et des chercheurs français. Mais il est difficile de prendre pour objet central ce qui ne paraît être qu'un contexte secondaire et trivial, le « boire social », apparemment désinvesti d'enjeux propres, dénué en lui-même de toute dramaturgie autre que sa propre répétition à bas bruits (ou à hauts bruits), puisque le drame est que l'histoire semble se loger dans « ce qui se passe » et non dans ce qui accompagne ce qui se passe. C'est précisément cette caractéristique du contexte de l'alcoolisation éventuelle des acteurs en scène, sa trivialité et son peu d'importance apparente dans le jeu, qui la rend le plus souvent invisible, comme allant de soi, dénuée

de sens au regard de ce qui se passe : une rencontre, une scène d'amour ou de violence, un enterrement... Rares sont les occurrences où le boire est cité comme central dans l'histoire comme ici : « Un tiers de la population d'une petite localité de l'État australien du Queensland s'est livrée à une bagarre générale dans la rue principale du village, après avoir exagérément étanché sa soif sous un soleil de plomb » (44°). « Une centaine de personnes sur les trois cents que compte cette localité s'est retrouvée dans la rue principale et s'est empoignée »... Un policier est interrogé : « C'était un jour où il faisait très soif. Habituellement on dit que les esprits s'échauffent les jours de pleine lune, là c'était un jour de plein soleil je ne sais pas si l'excuse est aussi valable, a déclaré le sergent DF, soulignant que l'alcool avait mis de l'huile sur le feu. »¹² Les feux respectifs du soleil et de l'alcool ont allumé le brasier de la violence sans cause réelle (un simple différend entre deux personnes qui dégénère, dit-on)... Le ton de légère ironie du sergent est tout à fait caractéristique de la façon dont l'alcool est cité dans le discours ordinaire, avec un rire un peu condescendant, dans une sorte d'acceptation d'une non-gravité fondamentale des faits. L'alcoolisation disqualifie ici la profondeur et la consistance de l'événement. L'historien de la violence ne relèvera qu'en passant, sans la penser, cette séquence « insolite » et presque drôle où l'alcool et la chaleur ne sont pas des grandes causes, tout du moins dans le récit qui est fait. La réalité mériterait bien sûr une enquête.

Exemple tiré de la littérature

Pendant la même période, la lecture d'un roman populaire contemporain, succès international, porté à l'écran, traduit dans plus de vingt langues, « Le journal de Bridget Jones » de Helen Fielding, romancière anglaise,¹³ offre au lecteur l'histoire d'une hantise journalière, celle des consommations d'alcool, de tabac et de calories, dont l'héroïne fait le bilan écrit jour après jour. Le livre, ainsi que chaque chapitre, commencent avec ce bilan : « 58 kg (mais post Noël), unités d'alcool : 14, compte en fait deux jours à cause du Nouvel an, cigarette : 22, calories : 5 424 ».

Tous les événements de la vie quotidienne sont ainsi scandés chaque jour par un bilan des consommations qui semble constituer l'unique signe d'un progrès intérieur. Les frustrations amoureuses sont rythmées et consolées par d'importantes beuveries avec les amies féministes qui trinquent contre les « enfoirés affectifs », à savoir les hommes qui couchent et découchent. À quel point la beuverie s'impose comme la réponse évidente au chagrin d'amour dans les productions culturelles internationalement diffusées sur les écrans et dans les écrits, dans les chansons, visionnées en permanences par les téléspectateurs de tous âges et statuts, dans notre environnement culturel contemporain, nous

12. Cité dans « Netscape », « Dernières dépêches insolites », AFP, 28 décembre 2001, 05h44.

78 13. « Bridget Jones's Diary », Helen Fielding 1996, Albin Michel 1998.

avons du mal à le penser puisqu'il s'agit d'une récurrence sans implication apparente, mineure, aussi peu signifiante que la succession du jour et de la nuit. Pourtant, le lien entre « la cuite » et la rupture amoureuse est une construction culturelle qui mériterait d'être interrogée en tant que telle : l'espace nocturne des conduites d'excès est un fait social qui marque les modes de vie occidentalisés contemporains. Et les fêtards qui traversent ces nuits sont à la fois des joyeux lurons mais aussi plausiblement des désaffiliés amoureux pour une partie d'entre eux : les liens entre les « raisons de boire », un boire excessif non dépendant et certaines situations classiques (une rupture amoureuse) sont inscrits dans notre culture la plus quotidienne.

Dans les romans d'amour des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles, le chagrin d'amour féminin se marque par le refus de toute consommation, et le choix du jeûne, avant de succomber à d'étranges langueurs fatales. En cette fin du XX^e siècle, les jeunes femmes s'enivrent pour « faire passer » la rupture, au moins le premier soir de solitude. Nulle grande thèse, nulle étude historique sérieuse ne nous informe sur cette bascule qu'il faudrait mieux comprendre. La seconde intervention de la séquence « alcool » dans ce livre « d'époque » se présente sous la forme d'une hantise en face des calories vides qu'il représente : chaque jour l'héroïne cherche à diminuer sa consommation d'alcool et d'alimentation, ce dont les alcoologues peuvent se louer, car elle veut maigrir : la séduction sociologique des cigarettes pour les jeunes femmes modernes a à voir avec l'« innocence » calorique de la fumée... Le lancinant désir de maigrir de la jeune et déjà très mince héroïne la conduit à vouloir freiner les doses de sa consommation d'alcool. Mais la prise de conscience des dangers pour sa santé propres à l'abus d'alcool, sont en fait absents de ses soucis explicites. Elle compte ce qu'elle boit en « doses » et tente d'en maîtriser la multiplication, mais ce souci ne freine pas son « boire par déception amoureuse », qui nous offre les moments les plus piquants de l'ouvrage...

Exemple tiré de la presse

Enfin, toujours dans cette même période, la presse quotidienne nous résume une grande enquête : le journal « Libération » du lundi 18 février 2002 (article de Matthieu Escoffier) rend compte, par exemple, de l'étude de l'Inserm et du ministère de l'Emploi et de la Solidarité¹⁴. On peut lire en gros titre dans la rubrique « Société » : « Ouvriers, cadres... inégaux devant l'alcool : l'imprégnation éthylique tue dix fois plus en bas de l'échelle ». La culture de l'alcool se nourrit de la diffraction au travers de la grande presse des résultats des recherches pointues d'experts sans les expliquer autrement que par des stéréotypes implicites. Les couches défavorisées, moins bien soignées, moins « prévenues », moins « heureuses » socialement... doivent boire plus, puisque sans doute, comme dans notre roman cité ci-dessus, le lien entre malheur et

14. *Études et résultats* n° 153, DRES 2002.

alcool semble une évidence première. À lire le livre « Les naufragés » de Patrick Declerk (2002) qui retrace le monde de la précarité extrême parisienne contemporaine, on se prend à oublier la problématique alcool qui le traverse pourtant, tant l'évidence de l'alcoolisation des personnes en jeu fait partie de leur paysage identitaire, jusqu'à définir leur visage. À quel point l'esthétique corporelle de l'alcoolisation extrême constitue dans notre espace social la figure même de la déchéance et de l'échec, constitue une évidence impensée, dont les sciences sociales devraient rendre compte. L'alcoolisation extrême des personnes errantes en état d'extrême précarité est sans cesse mentionnée par l'auteur, comme une condition de survie dans une telle situation, une alcoolisation dont il est difficile de cerner le rôle dans le parcours du sujet : « cause ou effet ? ». Les deux, sans doute, différemment selon les cas, qu'importe : le fait est ici massif de l'alcool comme addiction majeure de la vie précaire contemporaine. Un matin (8h20, le 20 mars, France Info), nous entendons que « seuls l'alcool et la drogue leur permettent de tenir » : il s'agissait d'un reportage sur la prostitution. Nous dressons l'oreille, mais il n'était pas possible de savoir si cet énoncé était un commentaire du journaliste, une mention du rapport qu'il citait, ou bien une parole des intéressées, les prostituées. Dans le premier cas, il s'agit du stéréotype qui s'exprime tout naturellement, et qui lie l'alcoolisation au « bas social », accordant aux psychotropes licites et illicites cette fonction de « faire passer » coulevres et pilules de la vie, et de constituer le signe majeur de la déchéance sociale et/ou morale, de la misère économique et/ou affective. Dans les deux autres cas, il s'agirait d'une référence à des pratiques réelles qui alors « accomplissent » la prédiction du stéréotype culturel. Mais le lien entre « malheur social » et alcoolisation provisoire ou définitive ne peut plus être interrogé ni réfléchi lorsqu'il est figé dans un stéréotype qui semble évident et a-historique.

Perception du statut de l'alcool selon le contexte

Il ne s'agissait que de saisir au vol quelques exemples de présence de l'alcool autour de nous, indépendamment de toute consommation propre. La présence de vin sur les tables hospitalières, le choix de boissons alcooliques lors de « pots » divers et variés sont des expériences mineures de tout habitant des sociétés contemporaines, qui n'a pas besoin d'apprendre à l'école le sens du geste de trinquer... Le fait que les images, les gestes, les objets, les situations où le boire social est en jeu sont sans cesse présents tout autour de nous crée une sorte d'intimité culturelle avec l'alcool, même du non-buveur. Notre « attention flottante » nous les fait oublier comme nous oublions ce qui concerne les objets usuels quotidiens, ordinaires, frappés par leur propre trivialité.

Chaque situation de consommation est un objet complexe et spécifique qui peut être traité de plusieurs façons selon des disciplines, mais seule la description ethnographique effectuée en temps réel, sur la base d'une relation de qualité avec les informateurs, offre un sens littéral, inachevé et indémontrable, de ce qui s'est passé. Le sens littéral d'une scène où le boire intervient

– une soirée, un repas – est d'emblée un sens « littéraire », c'est-à-dire qu'il dépend du récit qui le restitue : c'est cette dimension qualitative de l'énoncé linéaire qui pose tant de problèmes aux désirs d'élucidations définitives et irréversibles, dont le chercheur phénoménologue doit alors faire son deuil : il lui reste la logique expérimentale qui se déduit nécessairement de la matérialité même du contexte réel. Le stade de la description cas par cas constitue donc le niveau d'information qui touche au plus près la situation réelle de consommation et son déroulement inscrit dans la matérialité d'une scène. Cette description constitue le texte le plus fragile quant au statut de son objectivité, compte tenu de son caractère linéaire narratif, forcément pris dans l'ambiguïté de tout choix d'écriture, et de l'impossibilité de valider selon des procédures en usage en épidémiologique les données fines et floues à la fois, dont l'indécision recoupe celle des acteurs eux-mêmes en situation.

Les sociologues de l'alimentation ont aussi ce problème de croiser sans cesse leur objet dans la réalité à maintes reprises. Le temps de chaque journée est marqué par les consommations, et le boire et le manger sont décrits sans cesse dans des contextes où ils ne sont pas impliqués. Mais le boire social échappe au cadre du repas et concerne potentiellement de nombreuses séquences de la vie ordinaire, et extraordinaire. La presse, les romans, les films, les ouvrages qui reflètent cette vie sociale renvoient donc nécessairement ces séquences où les consommations d'alcool sont en jeu. À cette intimité culturelle avec notre psychotrope licite majeur, correspond une invisibilité de son champ en tant que thématique centrale, présente dans les choix de recherche au sein des sciences sociales traitées ici – anthropologie, histoire, sociologie compréhensive –, contrairement à ce qui se passe en médecine et en alcoologie. Sans doute, la question de l'alcoolisation éventuelle des acteurs sociaux reste trop triviale et dénuée de contenu « intéressant » pour être érigée en objet de recherche. La présence de l'alcool dans un contexte donné semble aléatoire et comme disqualifiant ce qui se passe (une bagarre dans un village australien par exemple). Les acteurs sociaux eux-mêmes ne prennent pas en compte leurs propres consommations, et excepté en cas d'accidents de la route, ils oublieront eux-mêmes dans leurs commentaires et déclarations qu'ils avaient bu... Il faut supposer un « nombre noir » important, où la narration journalistique d'un fait, d'une scène, d'une situation, ne restitue pas son contexte d'alcoolisation potentielle des acteurs sociaux en jeu. L'alcoolisation des acteurs d'une scène de violence insensée forme parfois le contexte réel de la scène, mais ni les acteurs ni les regards portés sur eux (excepté le regard médical s'il y a lieu) ne l'explicitent systématiquement. Le contexte ne dédouane aucune action ni choix, puisque l'on choisit de boire toujours « sobrement », pour s'aider soi-même à franchir le pas : il serait seulement un indice concernant les manières de faire, et d'une intention de brouillage du rapport entre soi et le monde, en quoi consiste l'ivresse parfois. La description ethnographique du comment de l'action pourrait aider à penser le mode de prévention. Il n'est pas non plus obligé que l'alcoolisation soit liée à la violence sociale ; si elle ne l'est pas, cela change le sens de cette violence.

À aucun moment nous n'avons eu l'ambition d'une exhaustivité quelconque. Le boire social en tant que système d'images est présent dans des secteurs très hétérogènes du champ social, et on peut supposer que, dans bien des cas, il est présent dans les faits mais pas dans la conscience des acteurs en jeu ni dans les articles de presse qui rendent compte de ces mêmes faits ni non plus dans les thèses de sociologie qualitative qui tentent de les analyser.

Renvoyer au loin dans le paysage des paramètres en jeu les « facteurs culturels et sociaux » de l'alcoolisation, comme une sorte de toile de fond « de surface », permet d'évacuer toute la problématique du sens du boire social dans les interactions réelles, et de laisser tout le champ à l'imagerie stéréotypée qui les enveloppe et en clôture toute la problématique.

La présence des figures du boire et de l'ivresse dans les chansons, les bandes dessinées, les interactions réelles n'est pas une donnée floue et aléatoire. Elle relève de règles et de formes qui ont une histoire et une prégnance à la fois insignifiante et majeure dans notre vie sociale contemporaine : les enfants savent ce qu'est un ivrogne avant de savoir ce que c'est de boire. L'ivrogne a d'ailleurs servi de modèle au personnage du clown lors de l'invention du cirque au XVIII^e siècle (Barré, 2000) ce héros des enfants, titubant, au nez rouge qui fait rire. Aucun chiffre de consommation, aucun questionnaire ne peut rendre compte de l'histoire longue et du sens social du geste de trinquer. Ce geste est accompagné, dans toutes les langues du monde où il existe, d'un souhait positif : « santé », longue vie ou encore « à la tienne ». Ce vœu positif, signe de lien social pacifique, est sans doute hérité de l'Antiquité grecque, puis latine. Au XX^e siècle, il est devenu faux en tant que souhait viscéral, puisque l'alcool ne fabrique plus une santé. Mais il constitue une sorte de construction fossile témoignant d'une époque antérieure, celle où les autorités médicales définissaient l'alcool distillé comme une médecine. Son succès transculturel (il s'est diffusé dans toutes les cultures, même non occidentales) pose question.

Le monde des experts participe de ce déni de la présence de l'alcool dans notre présent social en évacuant des perspectives étudiées toute l'ampleur non décrite de cette culture du boire derrière la fausse évidence du paramètre « facteurs culturels et sociaux » cité pour la forme.

Spécificités de l'approche anthropologique du « boire social »

L'approche anthropologique est essentiellement qualitative. Elle se saisit de son objet en le situant d'emblée au sein de son propre contexte culturel, construit historiquement. La « culture », au sens anthropologique du terme, constitue donc un dispositif organisé d'images, de valeurs, de savoirs segmentaires, de lieux communs et d'évidences implicites. Elle est donc toujours plurielle et pétrie de tensions contradictoires, et il est difficile d'en déterminer avec précision les limites dans le temps ou l'espace. Ainsi, différentes théories de la cultures coexistent actuellement au sein des sciences sociales françaises et anglo-saxonnes, dont les implications sont différentes pour notre propos.

Travailler avec des notions qui sont autant d'énoncés non démontrables, des constats qui ne sont exprimés par aucun locuteur dans aucune enquête, contrairement aux sciences exactes et expérimentales, ne permet pas de construire architecturalement un objet sur des démonstrations définitives. Cependant, la réalité sociale ne peut pas être travaillée en laboratoire. Ainsi, l'une des hypothèses les plus heuristiques concernant la question des usages sociaux contemporains des psychotropes reste indémontrable, à savoir que le processus d'individualisation croissante de la personne dans nos sociétés démocratiques (Ehrenberg, 1991) accentue « le souci d'être soi » et le poids de la « prise en charge » de soi par soi, ce qui renforce la séduction sociologique des psychotropes licites et illicites. Aucun questionnaire ne peut tester « l'individuation » d'un sujet. Ainsi, autre exemple, la restitution de la place de l'alcool au sein de la culture des familles ouvrières du Nord de la France contemporaine (Schwartz) montre une description ethnosociologique compréhensive des rapports de couple dans des familles, située dans leurs trajectoires individuelles, économiques et sociales avec précision, et suivie pendant des années d'enquête. Il en découle toute une analyse remarquable et éclairante où les consommations d'alcool prennent leur sens, comme d'ailleurs l'éventuelle violence conjugale. Enfin, une des rares enquêtes ciblées sur le boire social, effectuée par Castelain (1989) offre l'histoire d'un pan entier de la culture ouvrière que son rapport à l'alcool dévoile : étudier les manières de boire des dockers du Havre oblige le chercheur à convoquer toute une histoire enfouie et significative qui étaye, complexifie et rend passionnante la lecture statistique de leurs consommations, d'une part, et pose la question de ce que signifie une culture ouvrière populaire en elle-même, d'autre part. Ces exemples démontrent que toute étude ethnohistorique ou sociologique sur le boire social peut produire des analyses pertinentes sur tout le champ social concerné. Ce sujet apparemment trivial est en fait comme le fil qui permet de dévider toute la pelote de nombreuses autres problématiques connexes qui concernent non seulement l'économie et le politique mais aussi les choix de sens et de valeurs, les visions du monde des acteurs en jeu.

Cadre culturel de l'action de boire

Le geste du buveur, comme celui du fumeur, semble plus ou moins gratuit, contingent, plastique, donc susceptible d'être non perçu. Son analyse en tant que geste est d'une extrême difficulté, puisqu'il procède de cette communication non verbale qui tapisse et enveloppe les interactions, verbalisées ou non. Il est impossible de décrire objectivement une séquence de quelques minutes de communication non verbale, définie comme « symphonique » par les sociologues des interactions sociales. Le rapport au temps, à la répétition, au corps est ici en jeu. Mais aussi l'échange des gestes du boire procède de cette grammaire du contre-don décrite par Mauss et qui contraint celui qui reçoit quelque chose qu'il n'a pas acheté à le rendre avec un surplus si possible. L'échange du boire social s'effectue souvent sous cette forme d'échange, dans des sociétés et des groupes sociaux différenciés. L'histoire des manières de

table, des banquets est ici en jeu, et nos règles contemporaines de l'hospitalité ne sont qu'une version de cette règle anthropologique qui concerne le boire au premier chef. L'échange du boire accompagne celui des aliments et des paroles dans un certain cadre, en fonction de règles souvent non écrites qui président dans nos sociétés à la présentation de soi en public (Goffman, 1973). On peut comprendre que l'apport de la littérature est ici plus fin, plus resserré autour de la scène et du corps du buveur, que les analyses des sciences sociales théoriques et objectivantes. Il en résulte une grande présence du boire social dans la littérature et son absence dans les grandes théories sociologiques. L'attention à la situation elle-même peut être un choix de recherche qui permettrait d'introduire dans le savoir sociologique une problématique qui n'est traitée que dans la littérature. Dans tous les cas de figure où le buveur se retrouve en situation de boire, que ce soit au sein d'un dispositif narratif romanesques ou en image, filmé « pour de vrai », il s'inscrit dans une culture définie comme un dispositif qui « cadre » l'action sociale – cadre signifie *frame*, au sens du sociologue Erving Goffman (1991) : charpente et trame, grille et matrice. Les paroles, les pratiques, les pensées et les choix individuels sont donc enveloppés d'injonctions venues du contexte social, plus ou moins prégnantes. Le geste du buveur, celui du fumeur, comme le regard du politique sont donc immergés dans ce dispositif et y construisent leurs significations et donc l'horizon des choix de conduite. Ce qui veut dire que, d'une part, le souci de santé publique du législateur peut donc se retrouver piégé par des implications socio-historiques qui le dépassent et rendent illisible « l'esprit » de sa loi. À l'autre pôle, certaines conduites de dépendance condamnées par le médecin et l'État peuvent, dans certains cas, jouer le rôle de modèles sociaux d'inconduite, notion (mise en place par Devereux – 1975 : « ne le fais pas, mais si tu le fais, voici comment tu peux t'y prendre. ») dont la paradoxale séduction sociologique déjoue parfois tout projet de contrôle. On peut ainsi repérer une figure de buveur remarquable dans notre histoire culturelle, celle de l'artiste libertaire buveur susceptible de se détruire dans des abus de substances toxiques, qui, depuis Villon jusqu'aux « punks » contemporains, en passant par Rimbaud, si l'on ose ce raccourci, hante notre imaginaire et constitue très exactement un exemple du modèle d'inconduite défini par Devereux, d'une intense séduction sociologique. Une étude d'ethnopsychiatrie fine serait ici bienvenue et fort utile aux politiques de santé publique. La description « compréhensive » qui prend en compte plusieurs niveaux de signification, peut, malgré toutes les difficultés qu'elle présente, poser la question des modèles d'inconduite.

Enfin il faut mieux définir le type de contexte que constitue le boire social toujours secondaire : la notion de cadre *frame*, à la fois cadre de l'action et ossature structurelle semble centrale et heuristique. Le boire social s'inscrit toujours dans un cadre qu'il produit aussi. Le cadre produit alors, c'est l'ivresse, c'est-à-dire l'usage social de l'état psychoactif. Par exemple, l'espace nocturne forme un cadre privilégié pour les conduites d'excès en tout genre, et les gestes du boire inscrit dans la communication festive rythment et modifient, avec

l'introduction de l'ivresse des partenaires, les séquences et le programme de l'aventure nocturne. L'enjeu semble sans grand intérêt car les gestes du boire semblent former la toile de fond secondaire dans le tableau de l'action qu'ils contribuent à disqualifier s'ils sont visibles et excessifs. Le boire accompagne l'action, un mariage, un marché, une compétition entre hommes, une tension porteuse de violence. Mais en même temps, cette alcoolisation des acteurs en scène n'est pas anodine ; elle a un effet sur la perception collective de la réalité et de soi-même. Ici, les descriptions manquent au bénéfice des stéréotypes. Il faut définir cette position du boire inscrit dans une scène sociale, toujours un contexte, comme le temps qu'il fait, jamais une cause. L'alcool n'est au centre de l'action sociale que lorsqu'il s'agit d'un sujet alcoolodépendant dont le boire se joue de tous les cadres, et dont les actes et les pensées visent en permanence ce produit : c'est toute sa vie autour (amour, travail) qui devient alors la forme contextuelle d'une scène où le boire est central et constitue la seule aventure intérieure signifiante. La définition du boire social doit donc intégrer ce paramètre qui en constitue le signe distinctif, la « typicité », sachant qu'il n'intervient qu'en tant que contexte dans la scène sociale et jamais comme contenu et enjeu de l'action, excepté pour l'alcoolodépendant.

En conclusion, un important retard, dû à la fragmentation des recherches sur l'alcool dans les sciences sociales, a été pris en France en ce qui concerne l'histoire et l'anthropologie de l'alcool. De très nombreux domaines sont pourtant concernés par l'histoire du « boire social » en France, où la constitution du lien social implique souvent des gestes qui ritualisent les consommations d'alcool. La fonction sociale du boire est également démontrée par celle de son économie : le commerce de l'alcool sous toutes ses formes relève d'une longue histoire du vin et se traduit par sa résistance aux changements historiques et sociaux, aux guerres, aux périodes de récession. La demande du boire social permet l'ancrage stable et structurant d'un marché mondialisé depuis plus de vingt siècles. Travailler sur l'alcool en terme de santé publique implique de connaître cet ancrage historique, économique et sociologique du boire.

Dans la jeunesse, les modes de sorties et les formes de « la fête » sont en pleine évolution. Les occasions festives se sont multipliées : ainsi, le choix n'est plus d'une fête, mais de trois ou quatre « boums » ou « boîtes » ; dans une ambiance excessivement bruyante, la surconsommation, accompagnée souvent d'autres substances psychotropes, licites ou illicites, intervient à chaque stade de la soirée, depuis la mise en forme jusqu'à la consommation finale du petit matin. La prévention doit prendre en compte les enjeux réels de cette recomposition de l'espace festif de la jeunesse contemporaine : les recherches des sciences sociales compréhensives sont ici nécessaires.

BIBLIOGRAPHIE

AUSTIN GA. Alcohol in Western society from antiquity to 1800. Southern California research institute, Oxford, Clío Press 1985

BARRE S. D'un cirque à l'autre. Histoire et ethnologie du cirque en France. Rapport non publié en réponse à l'appel d'offre « Ethnologie de la relation esthétique », ministère de la Culture, conseil scientifique de la Mission du Patrimoine, 2000

BRAUDEL, F. Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e-XVIII^e siècles. Armand Colin, Paris 1979

CASTELAIN JP. Manières de vivre. Manières de boire, alcool et sociabilité sur le port. Imago, Paris 1989

COLERIDGE ST. Les carnets. Trad. par Leiris M, préface de Pachet P, 1987

DAUMAS M. L'affaire d'Esclans, les conflits familiaux au XVIII^e siècle. Le Seuil, 1988

DEVEREUX G. Ethno-psychanalyse complémentariste. Flammarion, 1975

DION R. Histoire du vin et de la vigne en France des origines au XIX^e siècle. Flammarion, 1959 et 1979

FLANDRIN JL. L'invention des grands vins français et la mutation des valeurs œnologiques. In : La Topographie culturelle de l'aliment 1675-1825. FINK B ed, A special issue of Eighteenth Century Life 1999, 23 : 24-33

GOFFMAN E. La mise en scène de la vie quotidienne. Éditions de Minuit, Paris 1973 (2 tomes)

GOFFMAN E. Les cadres de l'expérience. Éditions de Minuit, Paris 1991

HEATH DB, COOPER A. Alcohol use and world cultures. A comprehensive bibliography of anthropological studies. Addiction research foundation, Toronto 1981

HEATH DB, COOPER A. The international handbook on alcohol and culture. Greenwood Press, Westport (Connecticut) 1996

HÉMARDINQUER JJ (textes présentés par). Le cahier des annales. Pour une histoire des consommations. EPHE n°28, 1970

LABROUSSE E. 1984 Esquisse du mouvement des prix et des revenus en France (Ancien Régime). les Arch. Com. Paris 1984

LACHIVER M. Vin vignes et vigneron : histoire du vignoble français. Fayard, Paris 1988

LAÉ JF, MURARD N. Récits de malheur. Éditions Descartes et Compagnie, 1995

LEROY-LADURIE E. Les paysans du Languedoc. 1969. Rééd. Éditions Flammarion, 2001

LEVEL B. À travers deux siècles. Le caveau société bachique et chantante 1726-1939. Presses Universitaires Sorbonne, Paris 1988

LÉVI-STRAUSS C. Les structures élémentaires de la parenté. 1949. Rééd. Éditions Mouton, 1967

LÉVI-STRAUSS C. Préface à L'histoire de la Famille. BURGUIERE A, KLAPISCH-ZUBER C, SEGALEN M, ZONABEND F eds, Armand Colin, 1986, tome I : 12

- MAUSS M. Essai sur le don, forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques. *L'année sociologique*, seconde série, 1923-1924
- MERCIER LS. Tableau de Paris 1782-1784. 4 t.
- NAHOUM-GRAPPE V (dir). La culture de l'ivresse. Éditions Quai Voltaire, Paris 1991
- NAHOUM-GRAPPE V (dir). La nuit. *Société et représentation* n° 4, 1997
- ROSSIAUD. La prostitution médiévale. Le Seuil, 1988
- SCHWARTZ. La vie privée des ouvriers. 1985
- VAN GENNEP. Rites de passage. Picard, 1979
- VIGARELLO. Le sain et le malsain. Le Seuil, 1985
- WINNICOT, 28 mai 1964 in *New Society*
- YVOREL. Les poisons de l'esprit, drogues et drogués au XIX^e. Éditions Quai Voltaire, Paris 1991